

Le diable

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 42

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstien & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UNE GOUVERNANTE D'AUTREFOIS

Du plus loin que mes souvenirs évoquent une image quelconque, si je pense à ma grand-mère, je vois immédiatement surgir à côté de son portrait l'image de Mlle Guichard, laquelle prenait soin, chez mon aïeule, du linge, de la vaisselle, des confitures et même de moi, si l'occasion s'en présentait.

Elle s'appelait Eulalie et ma grand-mère abrégeait son nom et disait Lalie. Mais une telle familiarité avec le vocable de Mlle Guichard n'était autorisée avec nulle autre et je me rappelle une fessée dont la dite personne me gratifia pour m'être permis une plaisanterie que mon cousin, d'ailleurs, m'avait complaisamment soufflée.

— Hue ! Lalie !

Piètre jeu de mots qui provoqua un jeu de main désagréable. Femme de tête, incapable d'une négligence ou même d'un oubli, elle était infiniment précieuse aux yeux de mon aïeule ; mais les caractères exacts ont le plus souvent un côté anguleux et c'était cet angle qui m'horripilait.

Mademoiselle Eulalie était trop habile dans l'art de ranger les armoires pour faire une concession quelconque. Sa sagesse était une sagesse irréductible, son esprit d'ordre ressemblait à un canevas très serré, elle comptait les fils en pensant, en parlant, en marchant, et le ciel fut-il tombé qu'elle n'eût point interrompu une besogne commencée. Ennuyeuse par goût, elle savait gâter les petites joies qui naissaient de l'imprévu. Quatre jours à l'avance, Mlle Guichard prévoyait qu'elle aurait à telle ou telle heure, telle ou telle satisfaction, tel ou tel plaisir, mais pour un empire elle n'eût point avancé l'horloge de cinq minutes, si cela eût pu hâter cette joie à heure fixe.

Ce tempérament mathématique me causait de véritables accès de rage, car la marche bien ordonnée que Mlle Eulalie imposait à toute chose relevant de son gouvernement allait à l'encontre de tous mes désirs, de tous mes caprices. Avec elle, adieu les belles parties de carriole où la table est transformée en voiture pour laquelle des chaises constituent un attelage princier.

— Les chaises sont faites pour s'y asseoir et non pas les tables, disait la voix aigre de Mlle Guichard. Et lorsque pris d'une fantaisie géniale nous voulions, mes cousins et moi, construire un pont à l'aide de la planche à repasser unissant deux meubles quelconques, la colère de Mlle Eulalie se résolvait en une distribution de *mornifles* — c'était son mot — qui calmait notre enthousiasme constructif. Où nous voulions du bruit, elle voulait du silence ; quand nous voulions courir, elle nous faisait aller au pas correctement. Toute velléité d'émancipation lui apparaissait comme une dangereuse tentative de révolte à l'ordre établi.

— Les enfants bien élevés doivent se tenir tranquilles, à la rue aussi bien qu'à la maison. Ah ! ces « enfants bien élevés », les ai-je assez

souvent entendus répétés et ressassés, et combien j'enviais ceux qui ne l'étaient pas... bien élevés, les gosses qui jouaient aux billes sur le trottoir ou à la *cache* dans les allées. Pour moi, ces heureux possédaient le *summum* de bonheur désirable.

Mlle Guichard n'était aimée ni de ma mère, ni de mes tantes ; quant aux personnages masculins de la famille, ils se contentaient de la taquiner un brin en proposant à ma grand-mère des réformes intérieures dont la gouvernante s'effrayait autant que le tzar des requêtes de son peuple. D'ailleurs ils ne réussissaient pas dans leurs dangereuses menées. Pour toute réponse aux doléances féminines et aux railleries masculines, l'aïeule ouvrait ses armoires et montrait l'ordre admirable qui y régnait, puis elle cherchait son livre de dépenses pour faire constater la bonne économie de son factotum. Alors les assaillants se retiraient en pleine déroute et Mlle Eulalie jouissait froidement de son triomphe.

Aujourd'hui, ces choses sont lointaines et la vieille gouvernante depuis longtemps au cimetière, mais je ne puis voir une garde-robe ou un livre de comptes ménagers sans apercevoir aussitôt la silhouette longue, maigre et sèche de Lalie.

LE PÈRE GRISE.

DANS LA BRUME.

Au travers des champs et des prés
Que l'automne a tout diaprés,
Je vois une forme incertaine
Glisser doucement sur la plaine.
C'est un troupeau de roux et noir,
Par la fraîche douceur du soir,
Qui rentre, comme de coutume,
Dans la brume...

Là-haut, à l'angle du grand bois,
Qu'à cette heure-ci j'aperçois,
Ainsi qu'un tout petit point sombre
Qui se fond doucement dans l'ombre,
Des lueurs paraissent sans bruit
Pour prolonger le jour enfui.
C'est le village qui s'allume
Dans la brume...

Sur le chemin accidenté
Que les chars, durant tout l'été,
Ont sillé de plus d'une ornière,
Je gagne à grands pas la chaumière.
Je vois encor — ou je crois voir —
Le bétail devant l'abreuvoir,
Une cheminée qui fume
Dans la brume...

Mais voici la vieille maison,
Avec du lierre pour blason.
— C'est le logis qui me vit naître !
Là, devant, je crois reconnaître
Certaines voix, qui toussent un peu.
— « Rentre donc vite auprès du feu ! »
C'est ma grand-mère qui s'enrhume
Dans la brume...

L. MASSARD.

Madame a du toupet ! — Madame à sa bonne :

— Sophie, cette carte de visite, qui l'a apportée en mon absence ?

— M. Derville.

— M. Derville ? Je ne connais personne de ce nom.

— Mais, je le sais bien. C'est à moi qu'il est venu faire une visite.

Alouettes au miroir. — Vous savez bien comment on chasse les alouettes au miroir.

L'instrument employé est un arc en bois semé de petits miroirs carrés et supporté par une tige de fer ; mis en mouvement soit par une cordelette que le chasseur tient en main, soit par un ressort monté à l'avance, l'appareil jette au loin autour de lui des scintillements qui attirent un grand nombre d'alouettes et il n'y a plus qu'à les tirer au fusil ou à les prendre sous un vaste filet qui enveloppe à la fois le miroir et les oiseaux qu'il a attirés.

LE DIABLE

DEPUIS quelque temps, on ne rencontrait à la rue que des enfants, des fillettes surtout, lançant en l'air une grosse bobine et la rattrapant sur un fil tendu entre deux baguettes. C'est le jeu du diabolito ou du diable, et, tout inoffensif qu'il paraisse, c'est aussi un diable de jeu. Certaines de ces bobines, en bois ou en métal, sont passablement lourdes, si bien que des passants en ont eu le nez écrasé et que deux ou trois en sont tombés même roides morts, si l'on en croit les journaux de Paris. Suivant l'exemple des grandes villes, quelques municipalités du canton viennent d'interdire au diable de se montrer sur la voie publique. Cette décision fera plaisir à l'un de nos lecteurs, qui nous écrit :

« Laissons donc là ce diabolito, jouet de foire, obsédant et démodé. Ce n'est plus qu'en de lointaines provinces, en d'obscures bourgades, dans les vallons les plus reculés de nos montagnes, que des *bouèbes* reniflants et mal peignés fatiguent la bobine et usent la ficelle à son collet.

» Le jeu du jour ? il arrive du Caire en transatlantique. Un match, très disputé entre officiers de la garde du khédive, a tourné la tête d'une jeune Américaine qui s'y est exercée d'Alexandrie à Washington sur le pont du navire. De Washington il a filé en courant d'air sur New-York. Il y était à peine, qu'un monstre de la Hamburg-America l'emportait vers l'Europe. Renouvelé des Valois pervers, le bilboquet — oui, mesdames, le bilboquet — fait rage. Déjà de lourdes commandes en sont lancées aux tourneurs sur bois d'olivier de Bellaggio.

« A Londres, les horse-guards s'en délectent. A Madrid, les officiers l'ont admis dans leurs cercles. A Berlin, de petits coups secs perçus au Thiergarten, annoncent son invasion. On va le voir paraître dans nos carrefours, manié par petits et grands.

« Mais qu'on se hâte si l'on veut n'être pas en retard sur le goût du jour : dans une quinzaine au plus, magistrats et professeurs joueront aux *nîus*, le dernier cri, place du Château et sur la Riponne. »

Le diabolo est né, suppose-t-on, dans l'Extrême-Orient. Un ouvrage didactique en quatre volumes, *Les amusements de la campagne*, paru en 1826, dit à ce sujet :

« Tout porte à croire que ce jeu est originaire d'Asie et que c'est en Chine qu'il a été inventé ; je ne puis l'assurer cependant et sur son origine comme pour sa description, je m'en rapporterai volontiers à ceux qui en ont traité avant moi. « Le diable, dit l'un d'eux, est, en quelque sorte, formé par deux toupies d'Allemagne réunies par une même tige ; ce n'est que depuis peu d'années que l'on connaît ce bruyant joujou importé des Indes ; il est depuis longtemps connu à la Chine, où divers marchands de sucreries s'en servent pour appeler leurs pratiques. Il consiste en deux boules creuses, faites de bois, de métal, de bambou et même de cristal, séparées l'une de l'autre par une courte tige, chacune des cavités est percée d'un trou, dans un sens opposé, et une corde, tenant à deux bâtonnets, prend ce jouet par le milieu. En haussant et baissant rapidement chacun des bâtonnets longs au plus comme l'avant-bras, le diable prend un mouvement de rotation très bruyant. On peut lancer ce jouet très haut, même à vingt ou trente pieds, et le retenir sur le cordonnet ; mais cette manière de jouer ne peut avoir lieu qu'en plain air (à la campagne surtout) et demande un joueur plein de force et d'adresse ».

Suivent dix exercices, nommés respectivement : *Terre-à-terre*, *Va comme-je-te-pousse*, *A cheval sur le croissant*, *Le Danseur de Corde*, *Le Saut des Baguettes*, *Le Saut périlleux*, *Le Diable et ses Cornes*, *L'ascension de la Baguette*, *Le Diable sur la Croix*, *La Grande Voltige*.

La conclusion de l'auteur du traité est singulièrement suggestive :

« Ce jeu, déclare-t-il, est passé de mode. » En 1826 ! Et il ajoute ! « Dans dix ans, ce jeu peut revenir sur l'eau et alors on sera bien aise de retrouver dans mes pages ce qui le concerne. »

Les dix années en ont duré quatre-vingt-dix, mais la vogue en a refléuri avec frénésie. Et cependant le prophète n'avait pas trop tort de continuer :

« J'ajoute encore que, dans ma conscience, ce jeu ne méritait peut-être pas la vogue extraordinaire qu'il a obtenue ; mais qu'aussi nous ne devions pas l'abandonner indignement, comme nous l'avons fait. On en voyait partout, on n'en voit plus nulle part ; voilà bien le caractère français : toujours des extrêmes, rarement un juste milieu. Lecteurs, soyons plus sages, conservons un diable ; n'en jouons pas à toute heure, mais parfois, de loin en loin, qu'il nous fasse passer un moment. Les dames, en nous le voyant jouer, se le rappelleront avec plaisir ; ce sera un almanach des autres temps ; mais il a plu jadis et l'on aime à revoir un ancien ami. »

Cela est assez vrai, l'avenir l'a démontré. Mais le diabolo passera, comme ont passé bien des modes, pour ressusciter de nouveau au *xx^{ème}* siècle, peut-être.

En attendant, des concours de diabolo s'organisent un peu partout, et les journaux publient en toutes lettres les noms des lauréats, bambins de dix ans dont le bourgeon de la vanité va se développer d'une façon bien réjouissante, à moins que les pauvres petits ne meurent prématurément d'une diabolite aiguë ; car un médecin anglais vient de découvrir que l'excès de ce jeu détermine un mal des vertèbres dû à l'habitude que prennent les joueurs de renverser la tête en arrière.

Méfions-nous donc de ce diable ; mais ne le faisons pas trop noir, tout de même. Il rend agile et adroit. Le tout est de ne pas s'y livrer corps et âme.

Celles qui portent la culotte. — Le mari :
« Eh bien, chérie, par gain de paix, je consens à reconnaître que tu as raison. »
— C'est bien, mais que cela ne te pousse pas à te croire le plus sage de nous deux !

* * *

Un monsieur abordant un garçonnet qui sanglote :

— Qu'as-tu donc, mon petit ?

— Ma mère m'a battu.

— Hum, elle n'a pas dû te faire si mal que ça !

— Pas si mal que ça ! demandez seulement à papa comment ça fait quand elle le giffle.

Duo. — Monsieur à la bonne :

— Qu'est-ce que c'est que ces cris, Louise ?

— C'est madame qui chante.

— Et bébé que fait-il ?

— Il tiurle aussi.

POURQUOI NOUS AVONS DE LA BARBE.

Notre commun père Adam, s'étant un jour régalé de sirop, s'endormit sous un arbre sans avoir passé sous son menton la traditionnelle serviette.

Survint un singe fatigué qui, prenant le dormeur pour un tronc d'arbre, s'assit dessus. Il venait de s'endormir à son tour, lorsque Adam incommode le repoussa d'un geste violent qui lui arracha de violents cris de douleur et lui fit faire vers son postérieur des gestes désespérés.

Le malencontreux sirop avait fortement collé le derrière velu du singe au visage sans poils du premier homme. Aussi, lorsque le singe fut repoussé, laissa-t-il sur le visage de notre premier ancêtre tout le poil de la partie sur laquelle il s'assied.

Depuis lors, le visage de l'homme se recouvre de barbe et le postérieur du singe est dépourvu de poil. Depuis lors, aussi, les singes font des grimaces chaque fois que les hommes se présentent à leur vue. En revanche, ils sont très aimables pour les dames.

LO CAFÉ

EINTRA ! Lé fenné baivan lo café, eintrâ pi, Câ po cein jamé nion n'a pu lè déreindzi. Craio ques'on criâve : « Au fû ! la maison bourlé ! » To lo premi ma fai sôveran lé z'écouallé, Et ellia qu'arai lo mē de preinsence d'esprit Preindrai la cafetière et lo po au lassi. — Cousena, se vo pillié, allein ! on écoualettâ ; Teni, dépatzi-vo. — Grandmaci, pas 'na gotta. — Martze-ton su on pi, cousena, ditē dan ? — Allein, po lo respet, mâ ne vu rein dé pan... — On écoualett'ôncō, cousena. — Mâ que crâio, Cousena, vo volliâi mē tormenta, lo vâio... l'ein aré trau délau. — Mein de ellia complimein ; Cein quō bon va pē trâi — Se vo volliâi, allein... — On écoualett'ôncō. — Na, na vretabliamein, Cein me farâi chanta. — Bah ! lâi a bin onco Quōque petit catzet de vouido ; vaide-vo, Ne lâi pau cazu rein dedein ellia z'écoualetté. — Na, na, ie ne vu pas. — Vouâiti que san petiouté. — Allein, pouisques lo faut. — Cousena, sein façon, On écoualett'ôncō. — Po stu iâdzo l'ê bon ! Sindiqua, ie foudrai po cein lre on bosset, Câ de melliau café ne s'ein bâi rein nioncet, Vo lo dio. — Eh bin ! dan, se faut vo craire, onco... — l'ein é trau, l'ein é trau ! l'ein é bin bu on pot. — Vo fâ-t-e mō, petite ? — Oh ! po cein na, cousena, Tot l'einvé, câ mē mo à la tit, à l'estoma, Mē lē fâ ti parti. — L'ê justamein po cein Que vo z'ein vu bailli onco iena. — Pe rein ? Ora, estiusa-mē, l'ein é prau po on iâdzo. — Allein, tein. — Pe rein ! — Po la santē, coradzâ ! — Adan ne porré pas vo refusa, cousena... — On écoualett'ôncō, teni, pe rein que iena. — Ma fion ! po la vrreta, l'ein é dza tant qu'au cou. — Bah ! bah ! vo badena, vo z'ein ai bu se pou. — Vâi, mâ quinna besson, dau lassi et dau suco ! Et pu dâi petits pans ! et pu onco dau buro ; Peinsa lâi, ie porré mē grisa à la fin ! — No vollein asseyi ; po mē l'âméré bin

Vo vaire gris'on iâdzo, Tédé-me ci plliies.

— L'ê voutra faut'au mein, se ne pu mē teni !

— On écoualett'ôncō ? — Oh ! quand i'ê prau l'ê bon,

Sat écoualetté fan, que crâio, ôqui de rion :

Na, on battiau, ma fai ! n'ein bérâi pas atant.

— Vo ne partérâi pas, sat écoualetté fan

On compto que n'ê pas riond ; vo ne drumirai pas...

Mâ, vâio, lo café s'ê on bocon troblia.

Lisette ! refa z'ein. — Mâ dites, vollien-no,

Cousena, ein refère et ein rebaire onco ?

— Se peins bin que na, n'ein ein pas bu se pou,

Ca, la vrreta sai dete, ein é bin tan qu'au cou.

LOUIS FAVRAT.

Pour passer la soirée.

Le Colin-Maillard à la silhouette. — Joué avec un peu d'art, ce jeu est très récréatif.

Ici, le Colin-Maillard n'a pas les yeux bandés. On étend sur un paravent élevé un linge blanc et assez fin, de la même manière que pour une lanterne magique.

Le Colin-Maillard monte sur un tabouret assez bas pour que son ombre ne porte pas sur le linge étendu sur le paravent. A quelque distance derrière lui, on place sur un guéridon une bougie allumée. On éteint toutes les autres lumières.

Toutes les personnes de la société passent alors à la file entre le Colin-Maillard — à qui il est défendu de tourner la tête — et la table où est posée la bougie. L'ombre de chaque personne se dessine alors nettement sur le drap.

Au fur et à mesure du passage de ces ombres le Collin-Maillard doit nommer à haute voix la personne dont il croit avoir reconnu la silhouette. Ses erreurs, très fréquentes, sont des plus amusantes.

Pas besoin de dire qu'en passant devant la toile chacun a soin de changer sa tournure, sa taille et sa démarche.

On pourrait, afin d'augmenter l'attrait du jeu, demander un gage à la personne dont la silhouette serait reconnue. En règle générale, c'est elle qui prend la place du Colin-Maillard.

POUR LE PATOIS

NOTRE bon vieux patois s'en va. Tous les patois s'en vont. D'ici quinze ou vingt ans, il n'en sera plus question que chez les philologues ; ce sera un article de musée. Oh ! il ne faut pas chercher à cacher la vérité ; le patois est à l'agonie. Les fils l'ignorent, les pères le comprennent à peine, les grands-pères ne le parlent plus guère. A l'école, le patois est un damné que l'on chasse sans pitié.

Mérite-t-il vraiment, ce pauvre patois, le mépris qu'ont pour lui messieurs les pédagogues ? Il ne semble pas, à lire les lignes suivantes publiées par le *Réformiste*, journal de réforme orthographique, et qui ont pour nous d'autant plus d'intérêt que notre patois a une grande analogie avec ceux du midi de la France.

L'auteur de l'article ci-dessous ne nous en vaudra pas, espérons-le, d'avoir rétabli l'orthographe usuelle, pour nos lecteurs qui ne sont pas encore habitués à la nouvelle et qui écrivent toujours *comme, homme* avec deux *m*, *s'agit*, *régit* avec un *g* et non un *j* ; *nouveaux, joyeux, méridionaux* avec un *x* et non avec un *s*. Le *Conteur* n'est pas dans le mouvement, le pauvre ! Pardonnez-lui, M. Brégail — c'est le nom de l'auteur en question. A vous la parole, maintenant.

*

Nous n'ignorons certes pas que les patois méridionaux n'ont ni grammaire, ni règles précises, ni point d'appui sérieux dans le peuple.

Nous n'ignorons pas que ces patois sont appelés à disparaître et que la langue française est au contraire destinée à les enterrer.

Nous n'ignorons pas davantage que l'unité de langage fortifie et assure l'unité de la patrie et nous admettons volontiers que la langue nationale doit être l'objet de notre constante préoccupation.

Mais pour rendre fructueux l'enseignement du français, est-il donc absolument nécessaire